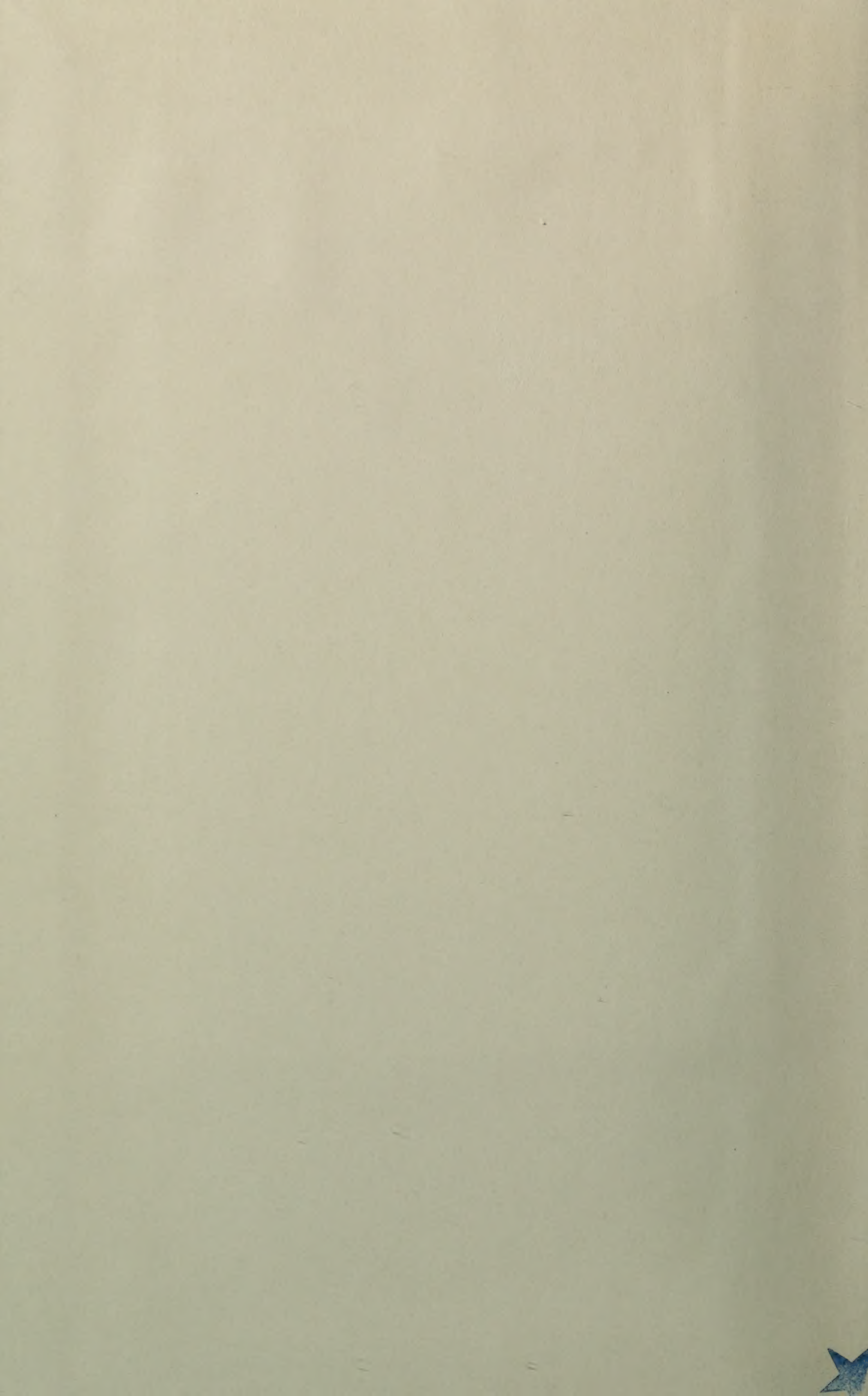






a. M. G. Bouchard

bien amical souvenir

et sympathique hommage

Pierre Nolhac

NOTRE DAME DU MATIN

DU MÊME AUTEUR

L'Arc-en-Ciel, poème, aux éditions de DURENDAL. 3.50

PIERRE NOTHOMB

NOTRE DAME DU MATIN



BIBLIOTHÈQUE DE *L'OCCIDENT*

17, rue Eblé

PARIS

M CM XII

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande,

numérotés et paraphés par l'auteur, au prix de 12 francs.

L'AUBE

O Vierge Marie, ô ma Reine,
Vous gravissez, rose et lointaine,
Les collines de mon désir

Et dans l'ombre déjà plus bleue
Je viens vers vous depuis des lieues :
Mon âme vous entend venir...

Depuis les heures du mystère,
De l'autre côté de la terre
J'entendis l'angelus tinter,

Et maintenant je vous devine,
Car au sommet de la colline
Flotte déjà votre clarté.

Oh ! mon cœur tremble à votre approche !
J'entends en moi toutes les cloches,
Toutes les chansons du lointain !

Je vous aime et je vous appelle,
O la plus fraîche, ô la plus belle
Incarnation du matin !

Dans la lumière parfumée,
Vous surgissez, ô Bien-aimée,
Aube timide aux yeux si clairs,

Vous avez, ô Vierge des Vierges,
Revêtu de lin et de serge
Votre immatérielle chair.

Les mains jointes sur la poitrine,
Vous êtes la grâce enfantine,
Vous êtes le trouble ingénu,

Vous qui sentez, joyeuse et pâle,
Dans vos entrailles virginales
Tressaillir la chair de Jésus.

Votre beauté frêle et féconde,
Remplit d'étonnement le monde
Le vallon palpite en riant !

Les fermes, les bourgs et les routes,
Las des ténèbres et des doutes,
S'illuminent en vous priant.

Dans les brumes et les lumières,
Va s'accomplir le grand mystère
De la naissance et de l'éveil :

Petite Vierge immaculée,
Sur cette colline voilée,
De vous va naître le Soleil !

I.

Le Verger

I.

J'étais comme un enfant chassé de sa maison :
Je partis, ô mon Dieu, et cette nuit étrange,
Où ne bruissaient plus les ailes de vos anges,
Se referma sur moi comme une déraison...
Un peu de sang à peine empourprait l'horizon.

Je fus, le front baissé, je fus le long des routes ;
Les arbres se tordaient, frissonnant de terreur,
Et le grand vent de l'ombre, et le grand vent d'erreur,
Me fit ployer aussi dans l'ouragan des doutes :
Oh ! ces moments où, sans entendre, l'on écoute !

Puis ce fut noir, tout noir ! je ne vis même plus
Le fleuve qui tantôt étalait ses eaux ternes,
Ni les tremblotements furtifs d'une lanterne,
Ni les chemins qui se croisaient, irrésolus,
Et la nuit où j'allais fut comme une caverne.

Oh ! mourir ! oh ! dormir ! oublier qui l'on est !
Ne plus faire sans but des gestes de folie !
Et ne plus même avoir, dans l'ombre où l'on oublie,
Le souci d'exister, et tomber à jamais,
Etouffant sous son corps sa pauvre âme affaiblie !...

J'ai chu contre un tronc d'arbre invisible en la nuit,
Je me suis étendu sur la terre inconnue,
J'ai vu fuir sur mon front le tumulte des nues,
— O tourbillons de vents, de spasmes et de cris ! —
Et dans un lourd sanglot je me suis endormi.

II.

Et voici que dans l'air transparent je m'éveille :
Mes pauvres yeux !... Il fait tout blanc ! A-t-il neigé ?
Je me suis endormi, solitaire étranger,
Et me voici dans la merveille des merveilles :
Autour de moi sourit la clarté d'un verger.

Oh ! ce calme, tissé de lumière subtile !
Est-ce bien moi qui suis dans ce jardin d'espoir ?
Oui, voici mon bâton, voici mon manteau noir...
Quel ange m'a conduit dans ce divin asile
Où le songe éternel est comme un jour sans soir ?

O pommiers ! cerisiers, pêchers roses, fleurs blanches
Qui frémissez comme un océan de candeur,
Je vous aime, dans la puérile splendeur
Qui baigne d'azur clair le faîte de vos branches,
Et qui, délicieuse, enveloppe mon cœur !

Je me sens tout joyeux, et l'âme reposée,
Comme un enfant qui vient de naître au Paradis :
Oh ! ces chastes matins ignorants des midis,
Oh ! cette herbe odorante où tremble la rosée,
Oh ! ce songe naïf du printemps reverdi !

Rien que des oiseaux blancs, rien que des fleurs candides,
Les sources, près de moi, ont des frissons si clairs...
Je ris, et ma gaîté est éparse dans l'air...
Rien que les parfums purs des corolles humides,
Rien que l'espoir naissant de mon cœur entr'ouvert !

(Oh ! dire tout cela en phrases enfantines,
Avec des mots légers comme des mots du ciel,
Rendre le son lointain, presque immatériel,
Des cloches qui jamais n'ont chanté que matines
Et qui tintent là-bas au fond de l'Irréel !)

Je regarde — et voici des jeunes filles blondes
Qui viennent, reflétant mes songes dans leurs yeux :
Se peut-il, ô Seigneur, que des vierges des cieux,
Pour consoler mon cœur descendent en ce monde ?
Elles vont lentement, d'un pas silencieux...

Nul ne dira l'émoi de cette heure inconnue,
Ni le rythme divin de ce jour sans pareil ;
C'est tout l'enchantement du rêve et du réveil
Qui monte comme un flot dans mon âme ingénue,
Parmi le poudroiement matinal du soleil !

Je me tais, et je vais dans la jeune lumière :
Oh ! le premier matin de mon premier printemps !
Je n'ose même pas l'exprimer en chantant,
Tant j'ai peur de troubler, fût-ce d'une prière,
Toute l'éternité de ce fragile instant.

Je suis celui qui revient à la vie,
Je suis celui qui revient au jour,
Je découvre, l'âme ravie,
Des choses que j'ai vues toujours...

Il y a des arcs-en-ciel qui montent
Et s'enlacent à l'horizon ;
Je vois passer des vierges blondes,
Et l'aurore est une chanson.

Dites, mon Dieu ! quelle âme avez-vous mise
Dans le parfum des rosiers blancs ?
Quelles attitudes exquises
Ont les matins en s'éveillant !

Toutes les fleurs tendent ensemble
Leurs calices vers mon bonheur :
Le jardin rit, le lilas tremble,
Des sources chantent dans mon cœur.

Je découvre dans les fontaines
Son clair sourire, au fond des cieux
Son doux regard, dans les verveines
Sa petite âme rose et bleue ;

Et lorsque je la vois venir
Parmi les phlox et les groseilles,
Je sens mon cœur devenir
Comme une ruche d'abeilles...

Au petit matin j'écoute
Cela que nul n'entendit :
La rosée en calmes gouttes
Qui descend du Paradis.

Dans le concert indicible
Où chaque chose a son bruit,
Elle est la grâce invisible
Que Dieu envoie devant lui.

J'écoute... sa chute pâle
Se mêle, en un baiser lent,
Aux soupirs des digitales
Qui tendent leur col tremblant.

Les fils de la Vierge ploient
Sous ses gouttes, et les fleurs
Ouvrent leurs feuilles de soie
Pour l'absorber en leur cœur.

Elle est onctueuse et douce,
Dieu la distille tout bas,
Un ciron chante... une herbe pousse...
On écoute... on ne sait pas...

Jusqu'à l'heure de lumière
Où tout se réveille — Alors
J'entends les gouttes dernières
Tomber en musique d'or !

Je ne comprends que le matin frais et subtil
Où nos pas plus légers s'éloignent par tes sentes,
Avril, Avril !
Dans la vive clarté des choses innocentes ;

Les tintements lointains, les battements de cœur
Des vierges en prière au seuil blanc des chapelles,
Et les rêves de la fraîcheur,
Et les nœuds bleus des fumées grêles,
Et les voix jeunes qui m'appellent...

Et l'accueil des parfums nouveaux,
Et le charme pur des eaux claires,
Et les gaîtés dans la clairière,
Et les baisers, pareils au frôlis, sur les eaux,
Des libellules d'or glissant dans la lumière...

Et l'âme qu'on élève entre ses doigts d'enfant,
Vers le soleil levant,
Comme un calice d'ancolie...
Et le songe tremblant comme une fleur qui plie...

Mais j'ai peur, mon Dieu ! des midis,
Et de la flamme d'or des genêts qui flamboient,
Et du soleil et de la joie !
Je crains les fleurs d'amour, les rêves attiédis,
L'épanouissement voluptueux des roses,
Les parfums lourds,
Et l'ivresse rouge des choses,
Et l'eau passionnée où se mire le jour ;
Les fruits mûrs éclatants, l'âme des serres chaudes,
Et les odeurs de reine-claude ;
J'ai peur de vous, larges pavots, j'ai peur de vous,
Camélias pâmés, seringas, hélyanthes,
Œillets voluptueux que l'on cueille à genoux
Dans les après-midis ardentes,
Tandis que passe un vent alanguissant et doux,
Et que le ciel déploie
Tout son azur avec des froissements de soie...

J'ai peur des soirs voluptueux,
Des crépuscules d'or étalés, somptueux,
Dans le rêve payen des heures de silence,
Des encensoirs lointains qui se balancent,
Des instants assoupis, amollissants et longs,
Du vent lascif du soir frôlant les violons,
Et des fruits lourds tombant de leurs branches ployées,
Et de la nuit insinuante et parfumée...
Des songes qui glissent dans l'air

Et qui frôlent comme des chairs,
Des couples alanguis devinés sur la route,
Et des fontaines qui sanglotent goutte à goutte,
Et de ce bruit
Que l'on écoute
Comme un baiser vivant qui rôde dans la nuit.

II.

Les matins de la Chandeleur
Légers et frais dans la lumière,
Les matins de la Chandeleur
Comme ses baisers sur mon cœur !

O Soleil, ô lointain Soleil,
De quelle ardeur et de quel rêve,
O Soleil, ô lointain Soleil,
Avez-vous baigné mon réveil ?

Je suis allé, les bras tendus,
Par le jardin de mes ivresses,
Je suis allé, les bras tendus,
Dans votre sourire épandu.

Et je vous ai donné mon corps,
O Volupté claire et légère,
Et je vous ai donné mon corps,
O frais Soleil à l'âme d'or.

Et mon âme libre a rejoint,
Dans le ciel où elle m'appelle,
Et mon âme libre a rejoint
Celle que je ne connais point.

Elle m'a donné son baiser
— O lèvres immatérielles ! —
Elle m'a donné son baiser
Qui avait un goût de rosée...

Les matins de la Chandeleur,
Légers et frais dans la lumière,
Les matins de la Chandeleur
Comme ses baisers sur mon cœur !

Lorsque le tourbillon de la noire tempête
Eut brisé brusquement mon navire d'espoir,
Votre visage clair montait au fond du soir ;

Blanche apparition sur les plages muettes,
Vous regardiez mon deuil avec des yeux si doux
Que j'ai fait cet effort d'arriver jusqu'à vous.

Et, lorsque j'abordai aux grèves de votre île,
Vous souriiez dans l'ombre avec tant de candeur
Que, sans vous dire un mot, je vous donnai mon cœur.

Je voyais à vos gestes calmes et tranquilles
Que vous pourriez, dans vos bras frêles, me calmer,
Je voyais dans vos yeux que vous pourriez m'aimer.

Vous êtes une enfant, vous ignorez la vie,
Et vous ne savez pas la douceur qu'est pour moi
Votre sourire bleu fixé sur mon émoi;

Et quand, naïvement, entre vos mains amies
Vous avez accueilli mon pauvre cœur meurtri,
Ne m'aimiez-vous déjà, mais sans l'avoir compris ?

Vous m'avez fait le don divin de votre enfance,
Je porte au fond de moi votre rêve ingénu,
Comme on porte un secret trop longtemps inconnu.

Je reste près de vous dans l'île du Silence,
L'océan s'est calmé comme le jour montait,
Je marche à vos côtés dans vos jardins de paix...

Le matin sur le sol s'effeuille en églantines,
Des musiques d'argent descendent du ciel clair,
Des parfums printaniers se dénouent dans les airs ;

Et, sentant, à cette heure où les blanches collines
Reçoivent le baiser lumineux du soleil,
Qu'à votre cœur mon cœur est devenu pareil,

Je pleure, en souriant, des larmes enfantines...

Il y eut d'abord des archanges
Presqu'invisibles et sans flammes,
Qui dissipèrent les nuages
Rien qu'au souffle exquis de leur âme ;

Puis vinrent des petites filles
Qui, d'un geste heureux et léger,
Jonchèrent la voûte pâlie
De pétales blancs d'orangers...

Puis des vierges en robe bleue
Apparurent au fond du ciel,
Et, de plus en plus lumineuses,
Descendirent de l'Irréel.

Elles glissaient au bord des nues
En groupes pâles et ravis :
Les premières étaient vêtues
Comme la nuit qui va mourir ;

Les suivantes avaient des robes
Comme le jour qui va monter ;
Les troisièmes couleur d'aurore
Qui voit l'invisible clarté ;

Les dernières étaient voilées,
Comme le matin bleu et blanc,
De mousselines, de rosées,
De fils de vierge étincelants...

Et c'est ainsi que le cortège
Se déroulait au ciel lointain,
De l'heure de l'ombre incertaine
A celle du jour indistinct...

Alors volèrent des colombes,
Puis de tout petits enfants blonds
Passèrent en dansant des rondes
Sur un rythme léger et long ;

Puis des cithares, des musiques...
Puis des anges éblouissants,
Tenant en leurs mains immobiles
Les cassolettes de l'encens.

Puis arriva Sainte Cécile,
Qui chantait avec tant de joie
Dans le ciel clair, que ses amies
Se taisaient pour ouïr sa voix ;

Puis Agnès, Lioba, Gudule,
Aux visages illuminés,
Et puis Blandine, et puis Gertrude,
Puis Ursule aux yeux étonnés...

Et enfin, aux portes du Rêve,
La Vierge Marie apparut,
Montrant à la clarté nouvelle
Une enfant aux traits inconnus

Mais que mon âme a reconnue...

King Cophetua

—

Je suis le roi Cophetua, vous, la bergère,
Je sais — mais ce matin j'ai vu votre lumière,
Et je veux à vos pieds mettre ma royauté.

Vous êtes jusqu'à moi tout simplement venue :
Vous étiez d'innocence et de candeur vêtue,
Et j'ai tremblé d'amour devant votre beauté.

Je vous ai pris la main, et, dans mon palais vide,
Je vous ai fait entrer, ô bergère timide,
Sur le trône royal je vous ai fait asseoir.

J'ai pris entre mes bras mon glaive et ma couronne,
Et je me suis assis sur les marches du trône :
Je regarde le ciel au fond de vos yeux noirs.

Vous m'avez dit : « Je suis petite, et presque nue,
Vos yeux sont traversés d'une joie inconnue,
Et pourtant je n'ai rien en moi pour vous charmer. »

Je n'ai su que répondre à votre voix divine,
Mon cœur, trop plein de songe, oppressait ma poitrine...
Oh ! je vous aime et je ne puis que vous aimer !

Les enfants de mes serfs avec leurs bouches d'anges
Chantent si purement l'hymne de vos louanges —
Moi, je suis devant vous interdit et muet.

Je vous contemple avec mon amour infinie :
Vous êtes la Beauté, la Grâce et l'Harmonie,
La Sainte au front de lys que mon cœur suppliait.

Votre sein puéril doucement se soulève,
Vos grands yeux sont remplis d'un ineffable rêve,
Et vos longs cheveux noirs tombent sur vos bras blancs.

Je suis puissant et fort, je suis fier, je suis brave :
Mais devant vos regards enfantins, purs et graves,
Je reste émerveillé, immobile et tremblant.

J'ai la pourpre et l'acier, le génie et la gloire,
Mais qu'est-ce, auprès des plis de votre robe noire
Où votre corps d'enfant grelottait dans la nuit ?

Je sens mon cœur brûler d'ambitions sauvages :
Mais si, entre vos mains, vous preniez mon visage,
Elles s'envoleraient doucement et sans bruit...

Mais vous ne savez pas, vous restez interdite...
Vous ne comprenez pas — si grande et si petite ! —
Et les roses d'un jour meurent à vos côtés...

Je vous adore en votre beauté souveraine,
O mon épouse, ô ma simple enfant, ô ma Reine
Qui n'avez jamais su que votre pauvreté...

O mes bras nus, ô mon eau claire,
O ma fraîcheur dans le soleil,
O pluie de Mai sur la bruyère
Brûlée par le premier soleil !

Oh ! l'eau bénite dans l'église
Par les jours de grande chaleur !
Cette eau limpide dans l'église...
Ainsi ton nom frais sur mon cœur !

O mon printemps mouillé de grâce,
Mon rêve trempé de rosée,
Je songe aux matins pleins de grâce
De ton âme et de tes baisers !

Angelus timide de l'aube,
Senteur de lys, hymne hésitant
Dans un songe — sein palpitant,
Candeur neigeuse de la robe...

Effeuillement de verger rose,
A l'heure où le matin léger
Evapore la brume rose
Qui enveloppait le verger.

Grands yeux limpides et battants,
Grands yeux battants de l'Eve enfant
Qui, dans son rêve bleu et blanc,
S'étonnait de voir le printemps !

Tes images et tes symboles,
Tes gestes purs, ton cœur tremblant
Font sourdre dans mon cœur tremblant
Les plus ineffables paroles...

Dans la fraîcheur de tes bras nus
Tu entouras toute ma vie,
Mon Dieu ! Ai-je jamais connu
Autant de fraîcheur sur ma vie ?

Enfantine et grave à la fois
Comme la lumière, Petite
Qui sur mon front quand je te quitte
Fais un calme signe de croix !

Tu portais dans une corbeille,
A la procession, un jour,
Des lys, des roses, des groseilles
Et du feuillage, et ton amour...

Et dans tes bras nus je revois,
Dans la courbe de tes bras nus,
La blanche et oblongue corbeille,
Les lys, les roses, les groseilles
Et ton amour, et ton émoi...

Dans tes bras nus tendus vers moi.

Annonciation

—

Nos voix vous chanteront, fête du printemps clair,
Annonciation où vibrent des concerts
Et des anges ailés qui glissent, dans les airs !

Nos voix se rythmeront sur les gestes des anges,
— Pour dire votre azur léger et vos louanges —
Et sur le vol divin des premières mésanges.

Fête des angelus et des cœurs enfantins,
Les vierges de quinze ans aux rêves indistincts
Vous écoutent venir dans la joie du matin !

Vous venez, balançant vos cloches ingénues,
Et les âmes d'enfants, divinement émues,
Se sentent tressaillir de choses inconnues...

Sur son sein pur Marie a posé ses deux mains,
Et, par la porte ouverte encadrée de jasmin,
Entend déjà marcher l'ange sur le chemin ;

Il apparaît — dans le sourire et l'épouvante :
« Dieu fera ce qu'il veut, je ne suis pas savante,
Je ne sais rien, je suis sa petite servante...

« Je vaquais ce matin aux soins de la maison,
Je vous ai vu venir, Printemps, à l'horizon,
Et votre pas léger troubla mon oraison.

« Que suis-je ? Je ne sais, mais je ne suis pas digne,
Archange Gabriel, dont la splendeur insigne
Efface la blancheur éclatante des cygnes...

« Je ne suis qu'une enfant... Vous êtes à genoux !...
Qu'une petite enfant timide devant vous »...
Et le Verbe fait chair habita parmi nous...

Voyez ! le ciel est plein de mille robes blanches,
Et, dans les vergers blancs, s'essaime l'avalanche
D'espoir immaculé qui fleurit chaque branche !

Hier, c'était l'hiver, le froid sec et le gel,
Mais voici que la terre entend la voix du ciel
Et que revient encor l'archange Gabriel...

Annonciation ! Fête de la rosée,
Fête du matin pur et des chastes pensées,
Et de l'étonnement grave des fiancées,

C'est vous que j'ai choisie en mon cœur virginal
Pour offrir à Marie un hymne lilial,
Et pour faire à ma sœur mon aveu matinal...

Et c'est vous qui vivez dans mon âme légère
A jamais — et par qui elle est pleine d'eaux claires,
De vols d'archanges, de fraîcheur, et de lumière...

J'ai d'elle un souvenir, que jamais je ne quitte,
De sa première communion. Elle est petite,
Elle prie, en ses voiles blancs et puérils,
Mains jointes elle prie, et ses beaux yeux tranquilles
(Oh ! ces yeux où l'extase enfantine est mirée !)
Regardent approcher du fond de l'empyrée
Un Christ très doux qui apparaît les bras ouverts...
Et quand je sens en moi sourdre les mots pervers,
Quand j'ai perdu ce Dieu qui fait si grand mon rêve,
Je la regarde, et son pur regard qui s'élève
Conduit à Lui mon âme sèche et sans bonté !...
Par vous à Lui ! Par votre amour à Sa clarté !
Par votre âme angélique et douce à Sa promesse...

Et c'est là tout mon livre et toute ma jeunesse.

III.

Ma Légende dorée

I.

Et ces barbares se jetèrent sur les vierges.
JACQUES DE VORAGINE.

Comme les onze milles vierges, mes pensées
S'en sont allées...

Ont descendu le fleuve bleu
Qui devait les mener à Dieu...

Comme les onze mille vierges,
Les unes ont pris un grand cierge,
Les autres ont pris doucement
De clairs et naïfs instruments,
Des théorbes et des violes...
Grêles et minces, les paroles
De leurs cantiques bleus et blancs
S'enfuient comme des banderolles...

Et tout le long du fleuve bleu
Qui devait mener à Dieu,
Elles ont vu surgir les grèves
Merveilleuses, et les châteaux,
Les châteaux magiques du rêve,
Dont les reflets vibraient dans l'eau...

Elles ont vu les clochers frêles
D'où tombaient des angelus grêles ;
Elles ont vu les jardins blancs,
Dont le parfum tremblant se mêle
Au son des angelus tremblants...

Elles ont vu les claires villes
Dont les tours naïves défilent,
Découpant la pâleur du ciel ;
Elles ont contemplé les îles
Où de bleus matins irréels
Se levaient d'un sommeil tranquille...

Elles allaient, blanches, menues,
Vers des régions inconnues ;
Elles chantaient des chants légers,
Et le cortège clair des nues
Autour d'elles faisait neiger
Des flocons d'ailes ingénues...

Elles s'émerveillaient de tout,
Elles étaient toutes debout

A l'avant des bateaux candides :
Le monde leur semblait splendide,
Le bon Dieu dans leurs yeux limpides
Reflétait les lointains très doux...

Les délicates oriflammes
Se déroulaient au clair des cieux...
Le bruit léger des longues rames
Cadençait leurs petites âmes...

Quand, au tournant du fleuve bleu
Qui devait les mener à Dieu,
Elles ont vu la ville sainte
Amonceler sa triple enceinte,
Ses clochers et ses toits vermeils,
Et sa cathédrale gothique
Qui élevait jusqu'au soleil,
Parmi les flèches extatiques,
Son adoration mystique...

Le son de leurs instruments clairs
Est alors monté dans les airs ;
Avec leurs bouches arrondies
Elles ont dit leurs psalmodies ;
Le chant de l'espoir exaucé
Droit vers le ciel s'est élancé,
Car elles atteignaient la grève
Que désirait tout bas leur rêve...

Le fleuve bleu les emporta
Jusqu'au pied du rempart, et là,
Sous les lumières éclatantes,
Elles virent toutes les tentes
Des barbares et d'Attila.

Elles ont débarqué, naïves,
Sur le sable fin de la rive,
Leur cortège grêle et chantant
A gravi le chemin montant,
Et les barbares sacrilèges
Ont tremblé devant leur candeur,
Mais bientôt, hurlant de fureur,
Ils ont entouré le cortège
Où les vierges priaient en chœur...

Ont voulu qu'elles sacrifient
Aux dieux rouges de Germanie :
Elles ont montré le ciel bleu,
Où elles contemplaient leur Dieu,
Dans les volutes infinies
De leurs candides harmonies ;
Alors, sanglants, ils ont tendu
Vers leur blancheur des bras velus :
Elles restèrent extatiques
Et reprirent leurs saints cantiques...

Et leur chanson monta, monta...
Mais les barbares d'Attila
Saisirent leurs terribles armes...
Elles n'ont point versé de larmes,
Mais tout bas Jésus leur parla...

Le sang a jeté des étoiles
Sur le lin chaste de leurs voiles,
On entendit le bruit léger
Des âmes frêles voltiger...
Comme une tige que l'on brise,
Un chant se cassait dans la brise
Chaque fois que l'une mourait,
Et ce fut tout un bouquet frais
D'où montaient des parfums d'église...

Elles tombèrent toute pâles,
Et, sur leurs lèvres virginales,
Le ciel si pur n'osait poser
La candeur fraîche d'un baiser...

Ainsi sont mortes mes pensées.

II.

Ils étaient trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Ils s'en étaient allés tous trois,
Revêtus de leurs blanches robes,
L'Amour, l'Espérance et la Foi.

Dans leurs yeux se levaient des aubes,
La campagne écoutait leur voix.

Le jour avait des gestes d'ange
Pour les guider ; au bord des granges
S'écroulaient des gerbes de blé ;
Du haut du ciel immaculé
Descendaient des parfums ailés.

Leur âme parlait au matin,
Le matin parlait à leur âme,
L'oiseau pour eux roulait ses gammes,
Et, tout là-bas, dans les lointains,
Montait un sourire indistinct
Du fond des yeux de Notre Dame.

Ils ramassaient les épis d'or,
Les épis d'or, encor, encor,
Ils souriaient de leurs dents blanches
Aux fleurs, aux ruisseaux et aux branches...

Ainsi, dans la candeur du jour,
Glanaient au jardin de mon âme
La Foi, l'Espérance et l'Amour...

Midi passa, vêtu de flammes,
Le soir tomba, et des senteurs
Moururent aux lèvres des fleurs,
Le silence baisa les choses...
Le soir fut bleu, le soir fut rose,
Le soir fut très doux, puis le soir
Soudain devint un gouffre noir...
On entendait pleurer les roses.

Ils étaient trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs...

L'un contre l'autre ils se serrèrent,
Ils ouvrirent tout grands leurs yeux :
Au fond du noir mystérieux
Le vent surgit — alors passèrent
De grands fantômes auprès d'eux...

Des mains les frôlaient, des bras sombres
Saisissaient leurs robes dans l'ombre,
Satan cria dans l'infini,
Ce fut la mort de tous les êtres —
Mais tout près, soudain, deux fenêtres
S'allumèrent d'un feu jauni...

Ils ont couru dans l'ombre morte,
Ils ont couru jusqu'à la porte :
« Ouvrez ! ouvrez ! les braves gens !
Car ce sont trois petits enfants
Qui pleurent dans la nuit obscure ! »

Et le boucher de la luxure
Les accueillit dessous son toit,
Puis il les tua tous les trois
L'Amour, l'Espérance et la Foi...

Et mon âme fut désolée :
O leurs voix grêles, leurs chansons,
Qui réveillaient dans les buissons
Les voix d'oiseaux ensoleillées !
Et leurs sourires d'enfançons,
Quand ils passaient dans les éteules !
— Et mon âme fut toute seule...

Mais un matin passa par là
Monsieur le grand Saint Nicolas !

Au bord du vieux saloir de bois,
Saint Nicolas posa deux doigts,
Et les enfants se relevèrent...
Le premier se frotta les yeux
Et dit : je viens de la lumière,
Le second dit : j'ai vu les cieux,
Le troisième fit sa prière...

Ils étaient trois petits enfants
Qui retournaient glaner aux champs.

Le soleil a souri, les branches
Ont reconnu leurs robes blanches,
Les fleurs se dressent pour les voir,
Les sources bondissent d'espoir...
Eux disent leur chanson ravie,
Et de leurs yeux monte la Vie...

O ma pauvre âme, oublie — oublie !

III.

Et en effet si quelque mal est tenté contre la ville d'Edesse, un enfant, debout sur la porte, lit la lettre du Seigneur...

Jacques de Voragine.

Et mon âme est la blanche ville,
Qui respire très doucement,
Et qu'entourent des eaux tranquilles...

Les sons de cloche, au rythme lent,
Tombent dans son silence blanc,
Avec le bruit lointain et calme
D'un fruit mûr qui choit dans l'étang,
Le soir, au fond d'un bois de palmes...

Ma ville a des jardins de paix,
Des temples clairs et des palais
Qu'un recueillement vient enclore ;

Elle a des vasques de candeur
Où, comme une tige de fleur,
Un mince jet d'eau monte et meurt,
Et puis remonte, et meurt encore...

Lueurs chastes — le soleil dore
Le brouillard doux qu'ont balancé
Les cassolettes de l'Aurore,
Les encensoirs bleus du Passé.

Ma ville est l'Edesse des songes,
Où jamais l'ombre du mensonge
Ne peut grimacer sa laideur,
Ville des légendes gothiques
Où le désir fou des pécheurs
Ne peut vivre, — où les hérétiques
Pleurent et chantent des cantiques ;
Où les tyrans ne peuvent plus
Troubler le rêve des élus,
Où nul mal ne peut se commettre,
Depuis qu'un de ses rois reçut,
Il y a longtemps, une lettre
De la main du Seigneur Jésus...

Et mon âme est la ville calme,
Sous le baiser très lent des palmes :
La Grâce un jour y apparut...

C'est la ville où, les clairs dimanches,
Vont mes désirs en robe blanche,
Où mes rêves dansent le soir,
Dans les parfums des encensoirs,
Nouant des dessins d'ombre brune
Sur la pelouse au clair de lune...

C'est la ville où, les bras en croix,
Glissent mes chansons d'autrefois
Qui reviennent une par une...

C'est la ville où mon grand amour
Passe, les yeux baissés toujours,
Disant des choses inconnues,
Et rêvant, au déclin du jour,
A des hymnes qui se sont tues ;

Où mes prières ingénues
Egrènent, ployant les genoux,
Pour la Vierge des mots très doux...

Mais quand les courtisanes nues
Se lèvent sur le ciel du soir,
S'auréolant de l'or des nues,

Quand le spectre du Désespoir
Tord ses bras sur le couchant rouge
Et jette au monde ses cris noirs,

Et quand, à l'heure où rien ne bouge,
On entend monter les chansons
Du mal et les mauvais frissons,

Quand surgissent, grands et farouches,
Levant leur poing, tordant leur bouche,
Les Blasphèmes et les Orgueils,
Les Cris, les Haines et les Deuils ;

Comme en la ville de mon rêve,
Un petit enfant, sur le seuil,
Avec des gestes doux se lève...

D'une voix grêle et tendre un peu,
Relit la lettre du bon Dieu...

Et soudain les ombres s'effacent,
Le soir devient pur, et l'espace
Sourit de l'épreuve qui passe.

Tout s'évanouit dans le bleu.

Et de l'amour tombe en rosée
Sur l'âme soudain apaisée

A qui jadis écrivit Dieu.

IV.

Dimanche de la joie printanière, Dimanche
Des rameaux verts, des jeunes palmes et des branches,
Comme l'éphèbe pur qui, le premier, jeta
Ses feuilles sous les pieds du Christ, et qui chanta,
Le premier, l'hosanna des âmes enfantines,
Je gravis, exultant, le sentier des collines,
Et je mêle ma voix à ton hymne divin...
Dimanche des Rameaux, Dimanche clair qui vins
Consoler le Sauveur de ses veilles amères,
Dimanche de jeunesse exquise et de lumière
Qui, seul, parmi ses jours de lutte et de douleur,
Courus sur son chemin les bras remplis de fleurs,
Dimanche adolescent et cher, Dimanche unique,
Qui tendis sous ses pas les plis de ta tunique,
Je t'évoque en rêvant dans ce printemps naïf.
Ton âme de gaîté palpite dans l'air vif,
Et tes arbres, tendus vers les horizons calmes,
Dans le vent du bonheur font frissonner leurs palmes.

Dieu va venir, j'entends son pas dans le lointain...
Il est vêtu d'un peu de l'azur du matin,
Et quelque paysan, au tournant de la route,
Va lui donner son humble monture sans doute ;
Les enfants des hameaux chanteront tour à tour,
Les cloches danseront dans les rustiques tours,
Il bénira les clos, les courtils, les chaumières,
Sa bénédiction sera de la lumière...
Les agneaux bondiront auprès de l'abreuvoir,
Les vaches poseront leur muffle, pour le voir,
Sur la barrière à claire-voie de leur étable...
Les métayers joyeux se lèveront de table,
Et le verront passer, souriant, à leur seuil,
Le printemps lui fera un exultant accueil,
Et quand il paraîtra, Dimanche, beau Dimanche,
Sur la colline où je l'attends parmi les branches,
Ton chant se mêlera à nos hymnes d'enfants,
Tu secoueras tes parfums vierges dans le vent,
Et ton geste étendra sur son divin passage
Ton manteau clairsemé d'anémones sauvages...

Jeudi Saint

Ton cœur printanier, ton cœur a fleuri,
En sentant en lui palpiter la grâce
Du Dieu bien-aimé dont il s'est nourri.

Le printemps léger, le printemps qui passe,
Vaudra-t-il jamais, ma petite sœur,
L'éternel printemps qui chante en ton cœur ?

Tu m'as dit : « Le jour est plus adorable,
Et je comprends mieux la beauté du jour,
Depuis que j'ai pris ce Pain délectable ;

Dans ce paysage où je vis toujours,
Je vois maintenant de nouvelles choses...
D'où vient ce parfum d'invisibles roses ?

Le ciel est plus bleu qu'aux matins jadis,
Le ciel est plus bleu qu'un rêve de sainte
Ou qu'un chant d'amour dans le Paradis...

Je suis si petite et je suis sans crainte,
Le silence bleu qui vient des forêts,
Dans sa douceur fraîche apaise mes plaintes.

Suis-je encor l'enfant que tu désirais ?
L'enfant étonnée, craintive et troublée,
Que ton bras prendrait et protègerait ?

Non, tu m'aimes mieux ainsi transformée,
Par le Dieu vivant qui mêla sa chair
A ma chair d'enfant, à mon cœur offert... »

Toute la campagne est pieuse et douce,
L'air est plus divin qu'il ne fut jamais,
On dirait qu'un Dieu germe sous la mousse...

Ce jardin nouveau, ces champs que j'aimais,
On dirait vraiment que leur cœur rustique
A communié en ce jour mystique...

Toute la campagne est eucharistique...

Matin de Pâques

—

Alleluia, par la fenêtre,
Alleluia sur le printemps,
Et sur mon amour exultant
Qui vient de naître — et qui pourtant
Semble renaître !

Par la fenêtre de mon cœur,
Alleluia sur mon bonheur !
Alleluia sur les campagnes,
Sur les eaux vives, les jardins,
Alleluia dans le matin !

Sur la cime de la montagne,
Un peu de neige reste encor :
Lorsque Dieu surgit de la mort,
Son visage était comme l'or,
Et son manteau comme la neige...

Alleluia ! les anges blonds
Egrènent au ciel leurs arpèges,
Les anges blonds aux cheveux longs,
Aux longues robes d'azur pâle,
Dans l'atmosphère musicale...

Les anges blonds aux cheveux longs
Jouent en riant du violon...

*
* *

Résurrection de la chair !
Je t'aime, je t'aime, je t'aime,
O mon avril léger et clair !
O jeune fille ! ô cœur offert !
Toi qui viens dans le printemps vert,
Sans bagues et sans diadème...

Résurrection de mon Dieu !
Je tends les bras, j'entends les cloches,
Les cloches lointaines ou proches,
Les cloches ivres dans l'air bleu,
Les cloches ivres de mon Dieu !...

Fraîcheur sans froid, clarté sans flamme,
Résurrection de mon âme !

*
* *

Il fait si chaste, il fait si pur !
Le monde est en état de grâce,
Dans les lointains c'est Dieu qui passe,
Revêtu de rêve et d'azur...

Je voudrais pleurer, tant la joie
Gonfle mon cœur, remplit ma voix,
Et je chante comme autrefois,
Et, comme ce verger, je ploie
Sous les fleurs blanches de ma joie !

Qu'est-ce la mort ? On ne meurt pas
Quand on a goûté cette ivresse !
Qu'est-ce la mort et le trépas ?
Des mots que je ne comprends pas...

Je me nourris de la promesse :
« Si tu me manges et me bois,
Tu garderas la Vie en toi ! »

Le Jeudi-Saint, heure divine,
Il vint se mêler à mon corps
Et palpiter dans ma poitrine...

Le lendemain je L'ai cru mort...

Mais la colline savait-elle
Qu'en la terre elle renfermait
Mille semences immortelles ?

— « Elles sont mortes, disait-elle,
Elles sont mortes à jamais... »

Et aujourd'hui, de cette terre
Montent les fleurs, montent les fleurs,
Et, aux sons des cloches premières,
Voici le Dieu de la lumière
Qui ressuscite de mon cœur !

Le Divin Amour

Je vous comprends, vous êtes là, vous êtes mien,
Vos gestes sont si doux dans la lumière blonde,
Les gestes du printemps avec eux se confondent...

Vous m'êtes apparu au tournant du chemin,
Je vous cherchais, je vous aimais sans vous connaître,
Vous êtes un ami, je vous croyais un maître...

J'ai pleuré, je me suis penché sur votre cœur,
Vos bras m'ont entouré d'une muette étreinte,
Vous êtes mien, je suis à vous, je suis sans crainte...

Il y avait tant de soleil dans la fraîcheur,
Et toute la nature était transfigurée...
C'est la minute que mon âme a désirée...

Vous m'aimez, oui ? Moi je suis las exquisement
De vous aimer ; mon âme est comme un chant d'abeille,
Ou comme un lys trop lourd qui penche en sa corbeille...

Ne vous éloignez pas... ce serait un tourment,
Indicible et profond pour mon âme nouvelle !
Voilà combien de jours que ma voix vous appelle ?

C'est une effusion de sainte volupté,
Votre regard d'amour fait que je tremble et pleure,
Est-ce l'éternité déjà, ou bien une heure...?

Vous êtes beau ! C'est vous l'Eternelle Beauté
Que j'ai cherchée, avec mon désir, par les grèves,
Par les chemins, par les lointains et par les rêves...

C'est vous dont je sentais les effluves sacrés,
Dans le printemps divin, où chantait ma jeunesse,
C'est vous que j'aspirais dans mes matins d'ivresse !

C'est vous qui souriiez dans les brouillards dorés,
C'est vous qui faisiez choir autour de mes pensées,
Les neiges des vergers et les pluies des rosées...

Celui que je voyais marcher sur les coteaux,
Aux heures de candeur et de clarté vivante,
C'était vous ! C'était vous que mon âme fervente

Ecoutait palpiter dans l'extase des eaux,
Dans le frisson des bois, et dans le grand silence
Où l'Angelus des soirs candides se balance...

Je ne vous voyais pas et je vous reconnais,
Je ne vous parlais pas, mais votre voix est celle
Dont je disais : Voici le matin qui m'appelle.

Vous voici maintenant, ô vous que je cherchais,
Suis-je encor moi ? Vous êtes là, je vous adore...
Non, n'est-ce pas, je ne pourrais vous perdre encore ?

Quoi... Vous daignez, vous voulez bien de mon désir ?
Je vous aime... voici le baiser de vos lèvres...
Où suis-je ? C'est l'amour éternel et sans fièvres.

C'est l'amour si brûlant qu'on en voudrait mourir,
J'oublie — Est-ce donc moi qui fus lâche et infâme ?...
Je suis dans un soleil immense... dans la flamme...

Est-ce votre âme, ô mon Seigneur, ou bien mon âme ?

V.

Notre Dame du Matin

—

I.

Le Poète évoque la Vierge du mois de mai.

Vous n'êtes pas au mois de mai,
La mère, crainte des archanges,
Qui, l'enveloppant dans ses langes,
Tremble devant le Bien-Aimé ;

Vous n'êtes pas cette angoissée,
Qui cherche, d'un œil éperdu,
L'enfant divin, qu'elle a perdu
Parmi les grands de la pensée ;

Vous n'êtes pas la femme en pleurs
Qui, pendant la sanglante épreuve,
Tombe pâmée aux bras des veuves
Sur le chemin de la Douleur ;

Vous n'êtes pas cette héroïque
Qui, voulant souffrir jusqu'au bout,
Calme et droite, reste debout
Devant le calvaire tragique...

Vous n'avez pas encor souffert,
Vous êtes la vierge enfantine,
Quand les cloches chantent matines
Vous allez dans le printemps vert...

C'est l'heure du rêve angélique,
Vous passez en priant tout bas :
Il s'élève autour de vos pas
Comme une impalpable musique.

Vous dites aux oiseaux : Chantez !
Les oiseaux chantent vos louanges ;
Vous ne savez pourquoi les anges
S'étonnent de votre beauté.

Des voix glissent dans l'air fluide,
Et, pour vous donner tout entier
Le parfum de leur cœur léger,
Voudraient mourir les fleurs timides...

Les parfums ont de blancs accords,
Et le printemps, au bord des plaines,
Dans l'azur profond des fontaines,
Fait monter des globules d'or...

Douce Vierge, petite fille !
Dans l'aube rose vous passez,
Vos doigts légers semblent tisser
La lumière qui s'éparpille.

Et vos cheveux flottants, pareils
Aux cheveux pâles de l'aurore,
Vibrent dans l'azur et se dorent
Aux rayons nouveaux du soleil !

Vous êtes celle que supplient
Les petits aux yeux ingénus,
Les cœurs frais qui n'ont pas connu
La douleur grave de la vie.

C'est l'âme des petits enfants,
C'est le rêve des vierges claires,
Que vous buvez dans la lumière,
Que vous respirez dans le vent.

Et, les pieds nus dans la rosée,
De vos yeux bleus vous souriez,
Quand vous nous entendez prier
Pour nos petites fiancées...

II.

Il l'implore dans le matin.

O vierge blanche, qui priez
Au milieu des tulipes claires,
Ecoutez la claire prière
Du pauvre enfant que vous aimiez.

Les tulipes sont dans l'air vierge
Comme les lampes du printemps,
Et les perce-neige hésitants
Montent vers vous comme des cierges.

Et je tends mes désirs légers,
Comme des cierges et des lampes,
Vers les bandeaux blonds de vos tempes
Où les cerisiers ont neigé.

III.

C'est elle qu'il retrouve dans l'angelus de midi.

C'est un paysage de cloches...
Je ferme les yeux et j'oublie
La ville noire, l'ombre proche,
Et le marasme, et la folie...

Les cloches ont des chants si purs
En se balançant dans le vide,
Leurs voix se mêlent, si candides
Que l'on se croit dans de l'azur !

Et ce sont les matins lointains,
Et les campagnes du dimanche,
Et les vergers en robe blanche,
Qu'évoquent les sons argentins.

Les lignes des coteaux tranquilles,
En un rythme immatériel,
Se nouent au bord laiteux du ciel
Comme des bras de jeunes filles.

Et l'ange Gabriel, parmi
Les flottements des mousselines,
Descend la pente des collines
Vers les villages endormis,

Où, vierge douce et puérile,
Marie enfant ne sait pourquoi
Son cœur frémit d'un tel émoi
Aux hymnes blancs des campaniles...

IV.

Et même dans la tragédie du soir, il ne voit que le bouquet de lilas blancs.

La cathédrale immense approfondit son rêve,
Et ses arceaux massifs s'enfoncent dans la nuit ;
Tout s'est éteint, les chants, les orgues et les bruits,
Le silence puissant et nocturne se lève...

Et pourtant tout palpite en un émoi sacré,
L'ombre vit d'une vie inconnue et mystique,
Et l'on entend errer, de l'autel au portique,
L'écho des Te Deum et des Dies iræ.

Dans l'extase du chœur le tabernacle brûle,
Une lampe d'amour donne son âme à Dieu,
Et, dans la lente mort des pourpres et des feux,
S'éteignent les vitraux comme des crépuscules.

Et, pareils aux grands fûts dans la paix des forêts,
Les colonnes de pierre à l'infini s'élancent,
En un puissant appel de rêve et de silence,
Vers le ciel invisible où leur front disparaît...

C'est la nuit magnifique, étrange et solennelle,
Pleine d'âmes, de morts, de songes et d'espoirs,
Et le passant rêveur comprend, sans le savoir,
La gravité de ces minutes éternelles.

Le Présent, le Passé, ce qui vit, ce qui meurt,
Et ce qui surgira dans l'inconnu du monde
Se résument parmi la ténèbre profonde ;
Le silence déchire ainsi qu'une clameur !

Et tout cela soudain se déchaîne en tempête :
Pleurs, visions, amour, l'église entend et voit
Se mêler à son cœur ses gestes et ses voix,
Les gestes et les voix des saints et des prophètes...

...Mais moi je ne vois rien, je n'entends rien, tremblant
Seulement de l'émoi candide que me donne
Un bouquet de lilas devant une madone
Qui, paisible, sourit à ce miracle blanc...

V.

Aussi, quand reviendra l'aurore, combien joyeuse sera sa prière...

O Notre Dame du Matin,
Vous qui passez dans les lointains,
Parmi la bruyère et le thym ;

Vous que suivent — blancheurs divines —
Les anges pâles des collines
En longs voiles de mousseline ;

Qui paraissez au bord du ciel,
Lorsque monte de l'Irréel
La douce voix de Gabriel ;

Aube candide, Aurore claire,
Source pure de la Lumière,
Vers vous s'élèvent nos prières !

Vers votre sourire voilé,
Dans le soleil émerveillé
Montent nos cœurs immaculés !

Voici l'offrande parfumée
Des fleurs blanches nouvelles nées,
Et de nos âmes étonnées...

Nous les tendons dans le matin,
Avec des gestes enfantins,
Vers votre sourire incertain ;

Car vous n'êtes que passagère,
O virginale messagère
Des âmes pures et légères,

O vierge secourable à ceux
Qui ont besoin d'être joyeux
En attendant que vienne Dieu...

Aussi quand le jour se déploie,
Et que le Christ, parmi la joie,
Monte au zénith, brille et flamboie,

Vous disparaissez à pas lents,
Et votre sourire tremblant
S'efface dans les brouillards blancs,

En ne laissant sur nos pensées,
Et sur nos âmes reposées,
Que quelques gouttes de rosée...

VI.

C'est le matin dans les fumées :
La brume d'or que nous aimons,
O petite âme bien-aimée,
Glisse sur les sentiers des monts.

A la brume la fumée grêle
Se mélange indistinctement :
Ainsi notre pensée se mêle
A ce qui vient du firmament.

Et le fleuve, las des nuées,
Et des émois toujours pareils,
Et des lueurs diminuées,
Roule du songe et du soleil !

Le coq chante, et mon âme pâle,
A ce chant vibrant et lointain,
Se sent timide et triomphale
Comme la clarté du matin !

Je reviens du pays de mes collines douces,
Qui s'éloignent en mer rythmique, sans secousses,
Emportant, dans leurs plis calmes et sinueux,
Les petits hameaux clairs aux toits légers et bleus,
Les cimetières blancs où s'espacent les tombes,
Et les pans de forêt — comme un manteau qui tombe —
Qui glissent de l'épaule ronde des coteaux,
Et les champs crus et vifs, découpés au couteau,
Qui mêlent des carrés de trèfle rose aux bandes
D'éteule blonde et rousse où fume un feu de brandes,
— Appel calme et lointain de la terre vers Dieu.
J'y ai vu tour à tour le soir mystérieux
Tomber, comme le rêve apaisé du silence,
Et le matin, dans les vapeurs qui se balancent,
Comme une jeune fille au cœur tremblant, monter ;
J'y ai vu tour à tour le printemps et l'été
Faire flotter, selon l'espérance ou la joie,
L'azur fluide et clair ou les voiles de soie ;

J'y ai suivi les chemins calmes qui s'en vont
Communier au loin avec les horizons,
Et les ruisseaux cachés dans la paix des vallées,
Et les chênes moussus penchés sur les allées :
Les sentiers inconnus que m'indiquait mon cœur...
Mon âme a écouté l'appel de la douceur,
Mon rêve s'est mêlé à l'extase des choses,
Et lorsque tu montais, Petite, blanche et rose,
Vers le sommet tranquille où mon cœur t'attendait,
Je pleurais de bonheur paisible, et j'entendais
La musique des lents vallons et des collines,
Celle de ta démarche vive et enfantine,
Celle des chemins blancs et souples, se mêler
Aux musiques d'amour qui me faisaient trembler...

En été l'on voudrait palpiter dans les roses,
Se mêler à la terre, éclater dans les fruits,
Et, par les midis lourds, s'anéantir sans bruit
Dans la volupté silencieuse des choses...

Maintenant, tant le jour est immatériel,
Tant l'azur est léger, et la clarté subtile,
L'on voudrait devenir, diaphane et fragile,
Ce tout petit nuage blanc au fond du ciel...

Qui se perd si joyeux dans l'infini tranquille,
Et, seul, parmi l'azur spirituel et clair,
Se sent fondre et mourir dans la fraîcheur de l'air...

Je t'écris au jardin, dans l'ombre et le soleil
Qui se jouent sur la table, au milieu des groseilles,
Qui ont une fraîcheur exquise et transparente,
Et des parfums naissants de tes roses grimpantes...
Je t'écris... cependant tu es ici tout près :
Parmi tes fleurs, tu lis le livre frais et rose
De Jammes, tu souris, lisant ces simples choses...
Bernadette a parlé... Bernadette a pleuré...
Et cela t'émeut tant, enfant qui seras femme !
Et tu songes tout bas à de petits bras nus,
Qui viendront entourer de leur geste ingénu
Ton cou, et t'enchanter comme l'enfant de Jammes...
De temps en temps tu me regardes, tu te dis :
« Il est heureux... il rit aussi... c'est mon poète...
Et peut-être qu'il songe aussi à Bernadette... »

Oui, mon enfant, il songe aussi... au Paradis...

Tu dors à demi, ta croisée
Est ouverte sur le jardin...
Quelle fraîcheur en ce matin !
Il sent la rose et la rosée...

Est-ce le rêve ou le réveil ?
Tu ne sais, tu souris, il semble
Qu'un cerisier clair-fleuri tremble,
Et s'effeuille sur ton sommeil...

Ces voix, comment les reconnaître ?
Sont-ce des eaux ou des oiseaux ?...
Que c'est bon ! l'air du jour nouveau
Entre en riant par la fenêtre.

Et léger, candide, étonné,
Il caresse ta joue de pêche,
Et baigne, comme d'une eau fraîche,
Tes deux bras nus abandonnés...

Pauvre enfant, la souffrance est l'épreuve suprême :
Tu le verras, souvent on souffre quand on aime ;
Nous nous aimons, tes pleurs se mêlent à mes pleurs,
Et je recueille en moi ta joie et tes douleurs,
Comme un jardin reçoit le soleil et les pluies...
Mon amour s'embellit des larmes recueillies...
Voici mes bras, veux-tu t'y cacher et pleurer ?
Et veux-tu te sentir défaillir, enfantine
Et touchante, en penchant vers mon cœur altéré
Le lent tressaillement de ta jeune poitrine ?...
La joie viendra, il ne faut pas désespérer,
Il ne faut jamais désespérer de la vie :
Ce sera comme du soleil après la pluie...
Le bon Dieu a voulu que tu souffres un peu,
Il faut t'abandonner aussi au bras de Dieu...
A mes baisers, il va ajouter le délice
De son apaisement étrange et onctueux,
Et que sa volonté sereine s'accomplisse...

Demain te revaudra les larmes de ce soir :
Elles sont la rançon divine de nos joies,
Et le mystérieux ferment de notre espoir...
Vois, c'est la nuit qui tombe... et l'ombre, où tout se noie,
Qui revêt tout de paix ineffable et d'oubli,
En silence descend de l'horizon pâli,
Pour éterniser l'heure apaisante qui passe —
Et c'est l'image exquise et douce de la Grâce...

Pluie de Mai

C'est une pluie d'été sur mon âme étonnée,
Qui se tend à l'averse ainsi qu'un jardin frais,
C'est une pluie d'été exquise et parfumée...

Elle crépite, elle palpite et elle éclate,
Elle ruisselle sur les feuilles des forêts,
Elle avive le cœur des roses écarlates !

Elle chante en rebondissant sur les pavages,
Comme mille battants de cloches de cristal,
Qui auraient chu du ciel à travers les nuages !

Elle renferme le soleil en chaque goutte,
Elle renferme un bel arc-en-ciel virginal,
Dans chaque goutte qui rebondit sur la route !

Elle réjouit l'âme et les herbes séchées,
Elle réjouit l'âme et les champs calcinés,
Elle réjouit l'âme et les moissons dressées...

Elle pénètre les sillons, toute la terre
La boit, en tressaillant d'un plaisir étonné,
La boit comme une averse exquise de lumière ;

Les arbres vers les eaux tendent leurs mains ouvertes,
Leurs fronts exaspérés dans l'attente de Dieu,
Leurs bras où desséchait l'espoir des feuilles vertes...

Et tout se tait, et il sent bon, et l'on écoute,
Comme la Grâce fraîche et vivante des cieux,
L'eau nouvelle d'En haut tomber en mille gouttes !

La Mer au Printemps

—

J'aime votre innocence pâle, ô mer nouvelle,
Qui surgissez de la tempête et de la mort,
Et qu'un jour de printemps renaissant nous révèle :

Angéliques lointains, voilés de songe encor,
Brouillards clairs qui voguez comme des caravelles,
Et taches de clarté comme des îles d'or...

Vous surgissez vers Dieu comme une jeune fille,
Vous surgissez dans l'azur et dans le matin,
Comme une jeune fille exquise et puérile.

Vous élevez vers Dieu votre chant indistinct,
Et votre cœur bondit, sous les vagues qui brillent,
D'étonnement naïf et d'espoir incertain...

Et, dénouant sur vous les brumes de la grève,
Qui fondent peu à peu, comme dans un émoi,
Le soleil vous caresse en des gestes de rêve.

Et vous, vous tressaillez devant ce jeune Roi,
Et votre sein d'enfant lentement se soulève,
Comme s'Il vous voyait pour la première fois...

Je tremble de bonheur et d'espérance claire,
Rien qu'à sentir monter vos vagues vers mon cœur,
Rien qu'à communier à vos jeunes lumières ;

Et je veux me mêler à l'exquise candeur,
A l'exquise candeur lumineuse et légère,
A l'exquise candeur, ô mer, de vos eaux claires...

Mon cœur palpitera aux rythmes de vos eaux,
Et, parmi les embruns légers qui rebondissent,
Mes rêves passeront comme de blancs oiseaux !

Sur les flots de mon cœur des voiles resplendissent,
Des voiles de clarté qui cinglent sur les flots,
Vers l'île d'or de mes impossibles délices !

Tandis que, virginal et immatériel,
Le vent du matin bleu m'arrive par bouffées,
Et rafraîchit mon cœur comme le vent du ciel.

Et je sens se gonfler mon âme soulevée,
Et je me perds dans l'ivresse de l'irréel,
Dans la sérénité des extases rêvées...

Je tends à Dieu mon âme entre mes mains levées...

Alouettes

Le firmament du monde est rempli d'alouettes :
Traverse la campagne, ô frère du printemps,
Couche-toi dans la dune, ou égare-toi dans
Le jardin clair-fleuri — partout tu les entends !
Le firmament du monde est rempli d'alouettes,
Le firmament du monde est bleu comme une fête...

O frère du printemps, elles sont sur ton âme
L'exemple du bonheur joyeux et matinal ;
Entendis-tu plus bel appel de l'Idéal,
Que leur chant éperdu dans l'air dominical ?
O frère du printemps, elles sont sur ton âme
L'appel passionné de l'azur et des flammes..!

Ailleurs qu'au grand soleil elles ne peuvent vivre,
Ailleurs que dans l'azur elles ne chantent pas :
Toi qui veut t'exalter, frère qui suis mes pas,
Sache qu'il faut quitter les choses d'ici-bas...
Ailleurs qu'au grand soleil elles ne peuvent vivre,
Elles sont ivres de la vie, elles sont ivres !

Leur chant vibre, leur chant perle, leur chant ruisselle,
Comme s'il jaillissait des sources dans le ciel,
Et que des rires s'égrenaient de l'Irréel,
Et que le mois de mai devait être éternel !
Leur chant vibre, leur chant perle, leur chant ruisselle,
Comme un jet d'eau où l'or du soleil étincelle !

Tu les vis qui montaient d'un seul trait, si petites,
Battant et rebattant des ailes dans leur vol,
Libres et oubliant les misères du sol,
Et, vers l'azur profond et pur, tendant leur col...
Tu les vis qui montaient d'un seul trait, si petites,
Mais comme un peu de joie terrestre qui palpite !

Elles palpiteront dans les profondeurs bleues,
Invisibles à l'œil qui cherchera, battant
Et rebattant toujours des ailes, exultant
D'être un peu de la voix sonore du printemps !
Elles palpiteront dans les profondeurs bleues,
Eveillant le bonheur du monde à mille lieues...

Et quand leur chant joyeux, sublime et solitaire
Leur aura épuisé le corps et le gosier,
Elles retomberont dans les champs de rosiers,
Ivres d'avoir chanté leur hymne extasié...
Dans une pâmoison exquise et solitaire
Elles redescendront, subites, sur la terre !

Mais le ciel du printemps ne peut rester sans âme :
Chaque fois qu'une sœur aura fini son chant,
Une autre jaillira dans l'air éblouissant,
Pour retomber soudain, pâmée et l'âme en sang ;
Mais le ciel du printemps ne peut rester sans âme :
Une autre jaillira vers l'azur et les flammes !

O frère du printemps, si tu veux que ton rêve
S'exalte dans la gloire et la beauté du jour,
Et si, en attendant le matin sans retour,
Tu veux savoir le goût de l'éternel amour,
O frère du printemps, pour exalter ton rêve,
Médite ce symbole envolé qui s'élève !

Qu'importe si les fous les traitent d'insensées,
Fais jaillir tes chansons vers les abîmes bleus !
Qu'elles goûtent la joie ardente d'être à Dieu,
Puis retombent, brûlées par sa grâce de feu ;
Qu'importe si les fous les traitent d'insensées,
Une à une vers Dieu fais jaillir tes pensées !

Tu ne sais pas encor quelle ivresse indicible
C'est de chanter en Lui, tu ne sais pas encor
Le bonheur d'oublier les misères du corps,
Et de planer là-haut dans la lumière d'or...
Tu ne sais pas encor quelle ivresse indicible
C'est d'oublier l'orgueil pour les hauteurs paisibles,

Et d'enivrer la terre en restant invisible !

VII.

Ah ! quand refleuriront les roses de septembre..?

Je garde un souvenir exquis de ce mois pâle
Qui passa dans une allégresse virginale,
En entourant nos fronts de songes apaisés.
Je me souviens toujours de ces matins rosés
Qui s'avançaient, légers, sur les brumes dorées,
De ces heures de jour à peine colorées,
Et de ces calmes soirs, qui étendaient sur nous
La bénédiction de leurs grands gestes doux.
Je me souviens de mes rêves et de nos rêves,
Dans le matin et dans le soir, le long des grèves...
Je te disais : Vois comme tout est estompé,
Vois comme ce brouillard, dont le jour est trempé,
Rend vagues les aspects et les lignes lointaines,
Et comme autour de nous les choses sont sereines...
Tu répondais : Je sens tout cela dans mon cœur —
Je te disais : Sens-tu que ce mois est meilleur

Que ces longs mois d'été ardent que nous passâmes ?
Et c'est comme un printemps qui renaît de nos âmes :
Les crépuscules longs sont si religieux,
Que l'on sent s'élever son rêve jusqu'à Dieu ;
Les matins sont si imprécis et si fragiles,
Qu'on a peur de parler, dans leur clarté tranquille,
De crainte que ce charme exquis et apaisé,
Par un mot prononcé trop haut, ne soit brisé...
Tu répondais : Je sens en moi les mêmes choses...
Je poursuivais : Voici, dans ces ultimes roses,
La grâce unique, et l'insaisissable fraîcheur
De ce qui vient de naître au moment où tout meurt ;
Vois ces blancheurs, vois ces tiges et ces corolles :
Elles vont s'effeuiller au son d'une parole,
Et pourtant, rien n'est plus ineffable et plus clair
Que leur jeunesse, que leur âme et que leur chair...
Tu répondais : Fut-il déjà d'autres automnes ?
Je suis une enfant fraîche et neuve qui s'étonne,
Et je n'ai pas connu jusqu'ici de printemps ;
Je viens de naître au jour, je souris et j'attends,
Je ne sais quoi de bleu enveloppe ma vie,
Et je tends vers le ciel mon enfance ravie,
Pareille à ce septembre, et telle cette fleur
Qui va mourir et qui ne sait pas que l'on meurt...

Sur la Mort d'une jeune Fille

Qu'écrire en ce soir de printemps
Silencieux, où je l'attends,
Celui qui ouvrira ma porte,
En disant tout bas : Elle est morte..?
Je suis seul dans le soir, tout dort...

Ce sera le poème de la mort...

Ce sera la mort de la jeune fille
Que mon poème triste va chanter :
La jeune fille en blanc meurt avant que l'été
Ait pu épanouir sa corolle tranquille ;
Elle n'a pas connu les midis et les soirs,
Et l'aube seule, en ses yeux calmes, s'est mirée ;
Elle fut enfantine et douce et peu parée,
Et ses bras puérils se tendaient vers l'espoir ;
Elle a respiré les premières roses,
Elle a goûté les premiers baisers :
Mais ce sont des sœurs qui les ont posés
Sur son visage pâle et rose...
Et maintenant elle repose...

La fenêtre est ouverte : au jardin tant aimé,
Se croisent, gestes clairs, les souffles parfumés
Des églantines virginales, des cytises,
Et les musiques indécises...
Elle n'entendra plus le souffle gai des brises...
O mois de Mai ! ô mois de Mai !

Voici les premières chansons du jour :
Fleurs écloses, rêves d'amour,
Oiseaux blottis parmi les feuilles,
D'autres vous aiment et vous cueillent,
Et vous entendent au dehors,
Vous respirent, et vous effeuillent,
Cependant qu'elle attend la mort...

La mort vient quelquefois, farouche
Vieille femme en noir : sur sa bouche
Se crispent des rictus mauvais ;
Elle vient parfois, triomphale,
Chercher des rois pourprés au fond de leurs palais,
Et des évêques d'or au chœur des cathédrales ;
Amoureuse aussi, quelquefois,
Elle prend une douce voix
Voluptueuse,
Et se glisse sans bruit dans le soir parfumé,
Pour ne pas effrayer l'âme du bien aimé :
C'est une femme grave, âpre et silencieuse,
Elle se penche, l'œil ardent,

Et, d'un baiser, l'Inassouvie
Prend aux lèvres pâles la vie...
Mais c'est aussi, dans le printemps,
La petite sœur ingénue :
Elle vient par les avenues
Où dansent des rayons flottants,
Elle est joyeuse, et pourtant pleure,
Tout doucement, de voir les parents s'attrister
— Sans songer qu'elles vont vers l'éternel été —
Autour de leurs enfants qui meurent...
C'est elle qui vient aujourd'hui :
Elle a mis une robe blanche,
Car c'est dimanche,
Le Mai chante et le soleil luit,
Et elle se demande, en venant en silence,
Si c'est pour un deuil sombre ou pour une naissance...
Elle vient d'un pays où les arbres sont verts
Toujours, on n'y voit pas d'automnes ni d'hivers,
Et les fruits les plus frais pendent aux rameaux calmes,
Il y a des fontaines sous les palmes,
Et les âmes glissent et vont,
Avec le bruit léger que font
Les parfums clairs errant sous les feuillées...
On marche sur des roses effeuillées,
Et des saintes aux noms tout blancs
Y jouent, sur des harpes bénies,
Des harmonies

Et des hymnes aux sons lumineux et tremblants ;
Puis, quand s'éteignent les cantiques,
Il règne un silence extatique
Encor plus beau que les musiques...

Cette mort-là va l'emporter,
Dans les larmes et la gaîté,
Vers les extases éternelles...
Et la cloche de la chapelle,
Demain matin, ne saura pas
Si elle doit chanter l'angelus ou le glas...
Alleluia !...

Pourtant c'est triste, et ceux qui vont rester,
Quand elle aura fermé pour toujours les paupières,
Ne comprendront plus la lumière,
Et de spectres de deuil peupleront leurs étés...
Ils pencheront tout bas leurs têtes résignées,
Et joindront leurs deux mains pâles pour l'oraison,
En songeant que ne rira plus dans la maison
La petite dernière née...
Sur son sein puéril ils poseront des fleurs,
Et sur son cœur
La médaille d'argent qu'elle eut toute petite...
Puis, fermant les rideaux sur la clarté maudite,
Jusque dans la nuit noire ils crieront leur douleur !

Cette enfant qui tenait une lettre de deuil,
Et qui restait debout, pensive, sur le seuil,
Sans oser regarder cette lettre bordée
De noir et qui tremblait dans sa main dégantée...
Une tendre pâleur avait fondu soudain
Le rose de sa joue exquise et enfantine
Comme le liseron qui sourit au jardin...
Un sanglot ingénu montait dans sa poitrine...
Derrière elle riait et rayonnait le jour,
Et le jour était lumineux comme la vie,
Et le ciel était bleu comme une âme ravie...
C'était comme un silence après un chant d'amour...
Tout se taisait, mais tout souriait, les fleurs roses
Couronnaient l'églantier comme un sorbet léger,
Et l'on voyait des ailes claires voltiger,
Et l'air sentait l'herbe mouillée, les joies écloses,
Et le parfum tremblant et frais des primes roses...
Cette enfant qui tenait une lettre de deuil
Et qui restait debout, pensive, sur le seuil

Sans oser regarder cette lettre inconnue,
Ressemble à l'autre enfant qui n'est point revenue :
Elle est morte, un matin de réveil et d'azur,
Comme un parfum trop frais qui s'évade au ciel pur...
Et je songeais en regardant les deux mains nues
Qui serraient doucement cette lettre de deuil,
A votre destin frêle, ô petite sœur rose
Qui dormez maintenant comme un lys au cercueil,
Et qui mourûtes le jour où s'ouvraient les roses...

VIII.

Edward Grieg, op. 43, n° 6.
An den Frühling.

Très loin...
C'est tout un clavecin léger de clartés vives,
Et, comme une enfant, l'aube joint
Ses mains exquises et naïves...
Brume incertaine, brouillard blanc
Où palpite de la lumière
En sons tremblants...

Puis tout éclate en notes claires !
C'est le matin qui prie et rit :
O jets d'eau lumineux, arbustes frais-fleuris
Qui jetez vers le ciel vos élancements frêles,
Voix d'enfants candides et grêles,
Aiguilles de cristal qui vous brisez soudain,
Fleurs éclatantes des jardins,
Arpèges de clartés, cris d'oiselles qui fusent,
C'est toute une harmonie éblouie et confuse !
Des rayons vibrent, des rayons
Se multiplient en tourbillons

Dans des fraîcheurs d'or et de neige,
Entendez-vous tourner l'impossible solfège
Où la lumière crue, aux parfums se mêlant,
Fait surgir, étonnés, des sons étincelants ?
O rires clairs, claires rafales !
O chutes folles de pétales !
Des gammes de fraîcheur montent l'escalier clair
Qui va vers la candeur impossible de l'air,
Et des lys éperdus surgissent sur leurs tiges,
Légèrement, vers l'infini !
O Feu d'artifice inouï !
C'est de la lumière en vertige,
Et c'est dans nos cœurs puérils
L'ivresse unique et déchirante de l'Avril !

Puis le tourbillon fou s'éloigne, cloches blanches,
Les cloches font tomber l'appel lent des dimanches ;
De l'éblouissement de ce matin nouveau,
Surgissent maintenant des forêts, et des eaux
Calmes où se reflète, avec le soleil rose,
Le baiser immatériel des primes roses.
Des couples passent, gravement illuminés,
Ecoutant palpiter dans leurs cœurs étonnés
Après l'hymne d'Avril le rêve du silence...
Tout à l'heure c'était l'éblouissement clair,
Tout était beau, c'était l'ineffable innocence,
Et maintenant voici les couleurs : les bois verts

Chantent la majesté nouvelle de leurs sèves,
Le ciel est bleu, couleur de rêve,
Des fleurs pourpres, couleurs de sang,
Etoilent le tapis de neige éblouissant,
Puis la plaine vêtue de ses voiles de fête
Déferle dans les flots lointains des violettes...

La symphonie au loin pourtant
S'éternise dans le printemps...
Ecoute, la voilà qui tourbillonne encore
Très loin, très loin de ce pays que le soleil
Déjà revêt et dore
D'un rêve changeant et vermeil...
Avril subtil et puéril,
Parmi les fleurs de nos courtils
Nous respirons encor ta divine musique, .
Et l'enchantement blanc de ton heure magique
Nous le voyons mourir, parmi
Les ailes d'anges et les brouillards infinis
Qui font l'horizon si fluide...
Ton chant devient plus mince et plus léger encor
Lorsque nous l'écoutons du fond de l'heure d'or,
Angélique fraîcheur, gammes d'amour limpides,
O battements de cœurs candides
De jeunes filles, vols tremblants
D'oiseaux éblouis dans le vide,
Pétales blancs, sons frais et blancs,

Notes timides...

Matin, Matin,

Vous vous perdez dans le lointain,

C'est une gamme de lumière,

C'est une gamme qui s'éteint...

C'est une eau claire

Qui, goutte

A goutte,

S'éteint...

Au loin...

IX.

Je vous désire en ce printemps qui va finir.
Le lilas meurt, les fruits vont se gonfler de sève...
Va-t-il mourir aussi cet amour, né d'un rêve,
Et qui vivait d'un songe et d'un clair souvenir ?
Le lilas meurt, les fruits vont se gonfler de sève...

Effeuillez-vous sur la pelouse, arbres de Mai,
Lilas blancs, épandez vos fleurs dans l'herbe haute,
Le jour est adorable et c'est la Pentecôte...
Mais quelque chose meurt en cet air parfumé...
Lilas blancs, effeuillez vos fleurs dans l'herbe haute.

Neigez, boules-de-neige, épines, laissez choir
— C'est aujourd'hui la Pâque éclatante des roses —
Les pétales légers de votre mousse rose...
Voici venir la Joie, vous n'étiez que l'Espoir...
C'est aujourd'hui la Pâque éclatante des roses...

Vous qui voulez m'aimer, où sont les matins blancs
Où nous allions parmi les floraisons divines,
Les cytises tremblants, les humides glycines ?
Mon Dieu ! voici l'Eté inconnu et troublant,
Voici mourir déjà les floraisons divines...

Dites, nous passerons dans l'été, n'est-ce pas ?
Sans recueillir encor les roses des parterres,
Nous n'écouterons pas les chansons que la terre,
Voluptueusement, nous chantera tout bas...
Nous ne cueillerons pas les roses des parterres ...

Nous chercherons encor s'il n'est point dans les bois
Une fontaine bleue, où crépitent des bulles,
Dont les midis et les énervants crépuscules
Ne viennent point troubler le frais et chaste émoi...
Oh ! la fontaine bleue où crépitent des bulles !

Oh ! les vallons fermés, au bord des coteaux verts,
Où le soleil divin ne pénètre qu'à l'aube,
Où les rêves légers, vêtus de blanches robes,
Glissent parmi les lys pâles et entrouverts,
Je vous aimerai mieux dans les douceurs de l'aube...

N'écoutons pas l'appel des rêves éclatants,
Laissez-moi dans l'été ne voir que l'onde claire
De vos yeux enfantins où passent des prières,
Et prolongeons — oh ! n'est-ce pas ? — ce beau printemps
Qui meurt avec les jours légers et les fleurs claires...

Mais ce trouble qui monte, et ce désir, pourtant...

Mon Dieu pardonnez-moi — et vous Vierge Marie —
Ce printemps est trop long pour mon âme attendrie

Où monte chaque jour — j'ai peur de les sentir —
Tout une éclosion nouvelle de désirs.

Je ne sais quel trouble angoissant étreint mon âme,
Fait de tentations, de parfums et de flammes...

Je vous le dis très simplement, ces jours de Mai
M'ont gonflé tout le cœur de souffles parfumés,

Et quand je vais, le soir, j'ai, de mes deux mains lasses,
De grands gestes d'amour pour étreindre l'espace,

Pour étreindre le rêve ardent né de mon cœur,
Pour l'étreindre dans le délice et la douleur...

Ah ! ne faire plus qu'un avec la bien-aimée !
La bien-aimée faite vivante et incarnée...

Je suis tout étonné d'entendre dans ma voix
D'autres songes et d'autres strophes qu'autrefois...

Mais ce n'est pas ma faute, ô Vierge maternelle,
Car pourquoi m'avez-vous ainsi rapproché d'Elle...

Pourquoi les clairs matins sont-ils enfuis, pourquoi
Les lilas sont-ils morts de langueur et de joie ?

Pourquoi les jours de Mai ont-ils chu, lèvres closes,
Dans le trop doux énivrement des primes roses ?

Et pourquoi suis-je seul, tremblant de volupté,
Devant l'approche inquiétante de l'Eté ?...

La Fête-Dieu

Midi ! Midi ! Voici la fin
Des printemps clairs et des matins...

Par le jardin du cloître, où les brises dernières
Font voler si gaiement les légères bannières,
Serpente la procession de la lumière.

Le temps de la Vierge est passé :
J'ai vu tantôt s'enfuir l'azur clair de ses voiles
Dans le silence blanc des dernières étoiles.
Son sourire, du ciel vibrant, s'est effacé,
Ses gestes de fraîcheur ne calment plus les âmes,
Son candide regard, son visage enfantin
Se sont éteints,

Et voici le triomphe immense de la flamme !

C'est la gloire de Dieu qui règne à l'horizon,
Et le soleil n'est plus qu'un ostensoir immense :
Nos chants montent vers lui dans la grave cadence
De l'été qui se donne en une pâmoison.
C'est le cortège de l'amour eucharistique!
Vous entourez nos cœurs de quels rayons de feu?
Et de quelle ferveur inconnue, ô mon Dieu,
Faites-vous donc brûler nos voix et nos cantiques ?

Cortège du dernier matin,
Il se déroule lentement, dans le jardin
Qui vibre comme d'une extase ;
On a jonché tous les chemins
De fleurs rustiques, de feuillage et de jasmins,
La procession les écrase...
Dernières fleurs de nos printemps,
Naïves qui faisiez notre joie enfantine,
Lorsque nous écoutions, dans la voix des matines
Tout le rêve de nos vingt ans,
Primevères, muguets et blanches églantines,
Avec quelle ferveur mourante, en palpitant,
Donnez-vous à Jésus vos âmes enfantines..?

C'est l'Eté triomphal qui écrase en passant
Vos tiges de fraîcheur et vos feuilles nouvelles :
Menthes, à la clarté se mêle votre sang,
Il se noue aux vapeurs d'encens
De clairs parfums de citronnelles...

Après le rêve, après l'espoir, voici l'amour !
Le matin meurt, voici le jour
Qui rayonne et triomphe en sa gloire éternelle !
Annonciations, Rameaux verts, Chandeleurs,
— O fêtes chères à mon cœur ! —
Anges blancs qui glissiez avec des gestes frêles,
Fleurs des vergers, chansons d'avril, rêve apaisé,
Vous êtes-vous enfuis dans les derniers bruits d'ailes ?
Lèvres fraîches d'enfants où est votre baiser ?

L'heure qui vient, pourtant, est divine et profonde,
Car l'éternel été se répand sur le monde,
Et je goûte dans l'air sa puissante saveur :
C'est l'heure des voluptés graves, des ferveurs
Longues, où tout le cœur se donne et se repose,
L'heure où vont se pâmer les êtres et les choses...
Les passions de feu vont enflammer nos corps,
Nos mains vont s'exalter devant vos autels d'or,
O Vous qui présidez à nos extases saintes !
L'amour était un songe, il va être l'étreinte
Où nos cœurs et nos chairs vont fondre leurs désirs,
Nos regards éperdus vont s'aimer à mourir,
— Car un parfum de mort à vos parfums se mêle,
Eté des seringas et des roses cruelles —
Et le Christ, entrevu jadis dans les lointains,
Tandis que nous allions par les légers matins,
Suivant dans les fraîcheurs les gestes de Marie,

Nous allons le mêler à nos joies infinies...
Comme des carillons qui s'éloignent, j'entends
Mourir là-bas les souvenirs de mes printemps :
Ce sont les derniers sons des cloches matinales
Qui ne chanteront plus les fêtes virginales —
Car voici la splendeur des cloches triomphales !
Elles chantent déjà vos gloires et vos ors,
Fête du Sacré-Cœur, fête de l'Eté rouge,
Où tout s'exalte, où tout adore, où rien ne bouge,
Transfiguration, dont le royal décor
Sera le flamboiement auguste du Thabor,
Et vous, Assomption rutilante de flammes,
Qui serez le brasier immense de nos âmes !...
Et pourtant, que de fois vous regretterons-nous
Printemps défunt à tout jamais, timide et doux,
Où nos âmes, nos yeux, nos rêves et les brises
Faisaient à Notre-Dame une musique exquise..?
Je le sens aujourd'hui, dans cette Fête-Dieu
Presque cruelle sous l'hymne ardente des cieux,
Et c'est pourquoi, quand vous mourez dans votre adieu,
O fleurs, donnant au Roi vos âmes odorantes
Je trouve cette mort exquise — et déchirante...

Mon Dieu ! pardonnez-moi, tandis que je vous suis
Par le jardin, dans la lumière,
Si je ne puis
M'abstraire du symbole immense de la terre,

Et si je mêle ainsi ma chair à vos mystères...
Certains s'étonneront, qui peuvent séparer
Leur vision, leur âme et leur génie,
Mais vous êtes pour moi la clef de l'harmonie,
Et si, dans ma prière, en ce grand jour doré,
Je ne vois qu'une chose unique dans ces choses,
— Liturgie des saisons, rythme et métamorphoses
Du culte, sentiment de mon cœur exalté —
C'est que tout se résume en vous, Dieu de l'Eté,

Vous dont l'amour ardent a fait germer ces roses !

Septembre 1908 — Juillet 1911.

TABLE DES POÈMES

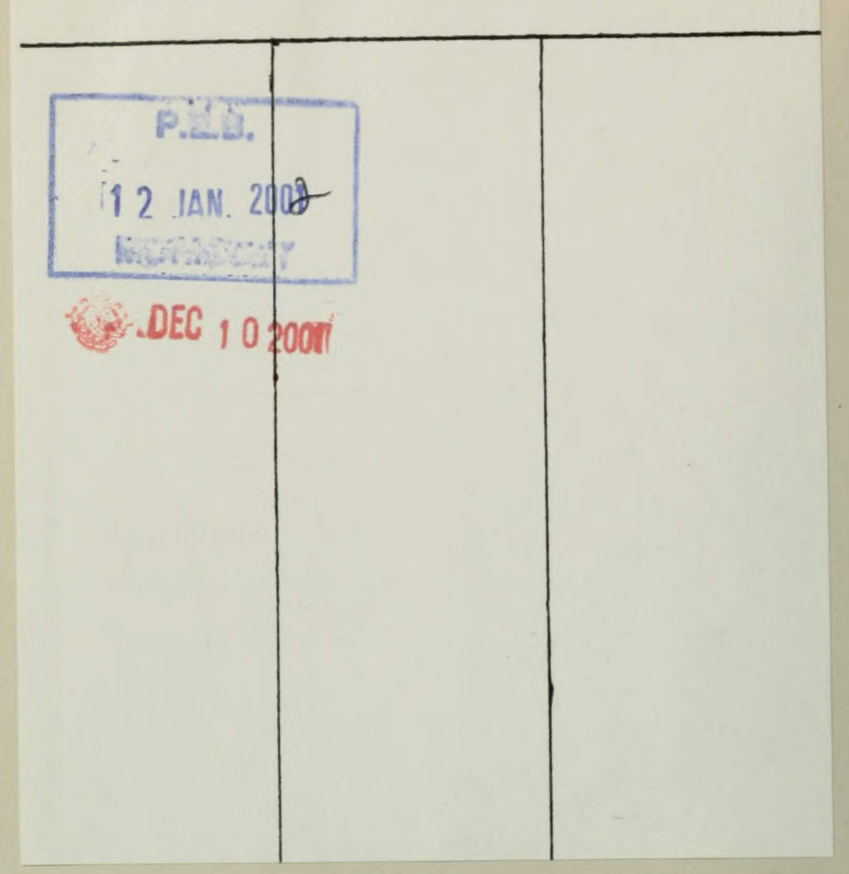
Table des Poèmes

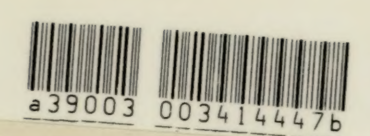
IV.

VIII.

IX.

Achevé d'imprimer le douze mars
mil neuf cent et douze, sur les
presses de Jos. Van Langenacker,
Rue Neuve, 3, Hasselt. · · ·


12 JAN. 2002
DEC 10 2001


a39003 003414447b